



Au far°, les jeunes ne font pas dans l'esbroufe

ARTS VIVANTS Une rébellion contre les vêtements, une chorégraphie sur la naissance de la perspective picturale, un exercice de style très conceptuel: les trois artistes en herbe invités par le festival nyonnais frappent par leur application et leur humilité

MARIE-PIERRE GENECAND

Consciencieux. Systématiques. Industrieux. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les jeunes artistes du programme Extra Time, à l'affiche du far° de Nyon, n'ont pas joué la carte de l'esbroufe, lundi et mardi derniers. L'influence de la décroissance qui incite ces créateurs en herbe à un retour aux fondamentaux? Peut-être. De fait, entre bandes de scotch scrupuleusement collées, habits enfilés dans un continuum obstiné ou phrase chorégraphique abondamment modifiée, le minimalisme et la répétition étaient au cœur de l'action. Parfois, l'ennui a guetté, mais le plus souvent, la sincérité de la démarche et le soin porté à sa réalisation l'ont emporté.

Depuis 2015, le programme Extra Time du far° propose à trois jeunes artistes d'élaborer une pièce de 45 minutes sous le regard avisé d'un mentor. L'an dernier, Michèle Pralong s'est distinguée en accompagnant Romain Darolles et Trần Tran (prononcez Tian Tian) qui, tous deux, viennent de faire sensation au récent Festival d'Avignon. Cette année, c'est la danseuse et chercheuse Myrto Katsiki qui a coaché les trois jeunes créateurs, depuis ce printemps. Quatre rendez-vous au fil desquels elle n'a pas «agi sur les pièces», mais «a questionné les démarches», nous a-t-elle confié, mardi soir, à la buvette du far°. En voyant le résultat, on se dit qu'une intervention un peu plus autoritaire aurait permis aux performances de quitter le premier degré, ce côté «j'établis un programme et je m'y tiens», pour gagner en puissance et en transcendance.

La tyrannie de l'habit

C'est particulièrement le cas avec la proposition signée Anne-Lise Tacheron. Dans *Action Center*, cette diplômée de la HEAD également formée à la danse classique livre avec deux autres performeurs, Louise Bonpaix et Nelson Chaub, un rituel sans paroles qui met en scène le côté étouffant de la surproduction de vêtements. A partir d'un tas d'habits usagés, les trois interprètes réalisent des sculptures en bourrant qui les manches d'un pull dédié à Jean-Michel Basquiat, qui les jambes d'un jeans élimé, avant d'enfiler ces prothèses boudinées et de se transformer en monstres aux membres augmentés. Ensuite, le trio noue des articles entre eux et, coiffé d'une casquette, enfile tous les pulls, chemises et vestes qui n'ont pas rejoint cette farandole. Petit à petit, les artistes se muent en montagnes sur pattes et, ployant sous la charge, figurent la frénésie de consommation en matière de confection. Le projet, qui est accompli sans expression et sans connexion avec le public assis sur les quatre côtés de la scène, a le mérite de la clarté. Mais il est si répétitif et systématique qu'il ne dépasse pas l'intention énoncée et finit par ennuyer.

L'élégance de la grille

L'ennui menace aussi *See that my grave is kept clean*, d'Adaline Anobile, mais la jeune danseuse, qui est également diplômée en design textile, a une telle présence, concentrée et monacale, que sa performance finit par forcer le respect. L'idée? Transposer en trois dimensions une gravure d'Albrecht Dürer dans laquelle un homme portraiture une femme nue qu'il a placée derrière une

grille pour pouvoir calculer la perspective. Cette grille devient le leitmotiv du projet. On la trouve en grand et en blanc, scotchée au sol, dès l'entrée dans la salle. Elle est dupliquée ensuite, lorsque la jeune artiste place une couverture asymétrique en son centre et recrée le grillage à même le tissu en le quadrillant de ce même scotch blanc. Ce moment, long et lent, éprouve la patience du public, d'autant que la jeune femme poursuit son travail de fourmi en libérant la couverture au cutter, pour la faire évoluer dans l'espace.

La grille revient encore sous forme d'un rideau souple et le jeu sur le sol de cette texture légère met du vent dans les voiles. Et la femme modèle, là-dedans? Elle est incarnée par Adaline Anobile, qui d'abord s'assied de dos, au fond, se dénude, se rhabille, officie comme un artisan, puis se dénude à nouveau face à nous et plus près du public, comme pour dédramatiser cette nudité. Plus tard, la grille cède. La danseuse décolle des lignes de scotch qu'elle tire vers le haut, telles des élastiques ou des brides de chevaux. La monture ainsi chevauchée? La naissance de la perspective, une façon anthropocentrée de voir le monde dont on conteste aujourd'hui la légitimité.

La variété d'une phrase dansée

La perspective. Le mot va bien au troisième rendez-vous de la soirée. Celui, ludique, imaginé par Baptise Cazaux, diplômé du Ballet Junior, à Genève. Dans *Exercice de styles#2* – la première édition a été présentée aux Quarts d'Heure de Sévelin 2018 –, le jeune danseur, associé à sa collègue Akané Nussbaum, met en perspective une



phrase chorégraphique en en proposant des dizaines de variations. Le projet est conçu comme un défi. L'enchaînement de quatre positions – bras gauche jeté vers le sol, jambe droite levée haut, tour complet et final accroupi – doit être réinventé à l'infini.

De fait, les deux danseurs, suivant un parcours au sol, alternent les styles, passant du plus aérien au plus terrien, du plus mécanique au plus nonchalant, du plus speed au plus lent, du plus déployé au plus ténu, etc. Et, même si le résultat ne dépasse

pas l'exercice de style annoncé en titre, la traversée est fluide, complice, souvent drôle dans ses changements et agréable dans la relation tissée par le chorégraphe débutant. ■

Le far° Festival des arts vivants, jusqu'au 24 août, Nyon.



«Action Center» est un rituel sans paroles qui met en scène le côté étouffant de la surproduction de vêtements. (JULIENGREMAUD/FAR NYON)

Les deux danseurs alternent les styles, passant du plus aérien au plus terrien, du plus mécanique au plus nonchalant, du plus speed au plus lent, du plus déployé au plus ténu...